

À l'occasion de la publication du livre
Geerewol. Musique, danse et lien social chez les Peuls nomades wodaabe du Niger
(Société d'ethnologie, 2015)
Interview de Sandrine Loncke sur
la situation des Peuls nomades wodaabe du Niger



4 : On parle beaucoup de crise écologique globale, de réchauffement climatique, quelles sont les répercussions sur leur activité de pasteurs ?

Au même titre qu'un certain nombre de populations îliennes ou du cercle polaire, on peut considérer que les sociétés qui occupent ces zones semi-désertiques dites sahéliennes sont à l'avant-poste des changements climatiques qui touchent notre planète. Si l'on prend l'exemple des Wodaabe, cela fait déjà près de cinquante ans qu'ils se retrouvent régulièrement en situation de réfugiés climatiques. Combien de famines, de troupeaux décimés et de familles échouées dans les grandes villes du Sud depuis les premières sécheresses meurtrières des années 69-73 ? De telles catastrophes climatiques avaient certes déjà été attestées au Sahel, mais alors que l'on y comptait depuis le début du XIX^e siècle une moyenne d'une grande sécheresse tous les cinquante ans, il semble que le rythme soit depuis vingt ans plus proche de trois par décennie.

D'après les services d'élevage de la région de l'Ader, au Niger, le nombre de graminées identifiées en zone pastorale serait tombé de soixante à cinq espèces en une génération. Or, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les graminées qui poussent en zone aride ont une très grande valeur nutritive. Pour les éleveurs, la perte de pâturages qui découle des sécheresses successives est donc non seulement d'ordre quantitatif, mais aussi qualitatif.

À plus ou moins long terme, le déficit pluviométrique pose bien sûr aussi le problème du renouvellement des nappes phréatiques.

Ce contexte de raréfaction des terres et de l'eau se traduit par un phénomène croissant de concurrence autour des ressources naturelles, dont l'une des manifestations les plus graves pour les pasteurs est le processus d'accaparement des terres par des investisseurs de tous horizons, locaux comme étrangers. C'est ainsi que les Wodaabe se voient progressivement spoliés de milliers d'hectares — très souvent leurs plus riches pâturages —, contraints de faire des détours de plusieurs dizaines de kilomètres ou d'emprunter des couloirs de passage pour traverser ce qui constituait autrefois leur terroir pastoral traditionnel.

Refoulés par la désertification qui progresse au nord, et relégués dans les zones les plus déshéritées, les éleveurs n'ont d'autre choix que de descendre toujours plus au sud — au point d'avoir adapté leurs troupeaux au climat subéquatorial centrafricain —, alors même que les agriculteurs, également en quête de terres, n'ont cessé de défricher toujours plus au nord, jusqu'aux limites de la zone aride.

Qui, au Niger, se souvient encore de la relation de complémentarité qui unissait traditionnellement les éleveurs et les agriculteurs ? Ces derniers appréciaient en effet de laisser les troupeaux peuls pâturer sur leurs champs en jachère durant la saison sèche, en échange de la fumure des animaux qui enrichissait leurs terres.

Aujourd'hui, le manque d'espace et la dégradation des récoltes par les troupeaux a nourri une telle désespérance et de telles rancœurs que les conflits dégénèrent de plus en plus fréquemment en batailles sanglantes.